

GEORGES MARS

La jambe d'or

BeQ

Georges Mars

La jambe d'or

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *Littérature québécoise*
Volume 488 : version 1.0

La jambe dor

Collection *Grand roman policier*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.besaba.com/](http://www.editions-police-journal.besaba.com/)

I

Au Carré Saint-Louis

Robert Jouglet, le journaliste de CKAC, venait d'annoncer à la radio :

– Pour un début de mai, c'est étonnant comme il fait chaud ce matin : 72 degrés ; mais le temps est humide et lourd.

Assis dans le salon de son nid de vieux célibataire, Alcibiade Morency murmura :

– Il a raison, Jouglet. J'ai chaud.

Il sortit son mouchoir et épongea un front ridé, au dessus d'une large figure aux joues grasses et molles et aux yeux bleus et doux.

Il pensa soudain :

– Jouglet vient de me dire que l'invasion de l'Europe par l'Ouest est très proche et que les pays nazifiés sont littéralement arrosés de

bombes sous lesquelles ils explosent. Il ne faut pas que j'oublie d'être heureux de me trouver loin de cette abomination. Il ne faut pas non plus que j'oublie d'être heureux pour l'autre chose...

En effet, il y avait autre chose.

Alcibiade Morency était un vieux policeman de 60 ans. Depuis plus de 40 années il l'aidait partie de la force constabulaire de Montréal.

Or, la veille même, le chef de police l'avait fait demander.

Le chef était un vieil ami à lui.

Il lui avait dit brusquement :

– Alcibiade, demain tu ne porteras plus l'uniforme.

Le cœur du vieux Morency s'était serré.

L'heure qu'il craignait depuis longtemps était arrivée.

Le chef le trouvait trop vieux pour continuer à être constable.

Il pencha la tête tristement :

– Je comprends, chef, dit-il ; tu me mets à ma

retraite.

Mais l'autre hocha négativement la tête en souriant :

– Mon Alcibiade, tu te trompes. Je ne te mets pas à ta retraite. La guerre nous a fait perdre bien des hommes au bénéfice de l'armée. Je ne peux donc te donner congé. Au contraire, je t'accorde une promotion. À partir de demain, tu porteras tes propres habits pour la bonne raison que tu seras détective.

Le cœur du vieux se mit à bondir.

À bondir de joie, de bonheur.

Le rêve de sa vie se réalisait enfin.

Depuis quarante ans, il désirait être détective.

Pour lui, le détective menait constamment une vie de grandes aventures. Or, Alcibiade adorait l'aventure, la course aux criminels, aux grands bandits, les coups de revolvers, les luttes corps à corps.

– Oh ! merci, chef, merci, dit-il.

Le directeur de la police ajouta :

– Ton compagnon de travail sera un tout jeune homme, le détective Larue.

– Clin, tit-Clin Larue ?

– Lui-même.

– Je le connais ; il a été élevé dans mon district. Alors qu’il était petit bonhomme je lui aidais à traverser la rue quand il s’en allait à l’école ou qu’il en revenait.

Le chef sourit et demanda :

– Alcibiade, dis-moi, depuis combien de temps aides-tu aux écoliers et les protèges-tu contre les accidents de la rue ?

Morency soupira :

– Depuis que je suis dans la police, répondit-il ; depuis 40 ans et 11 mois, chef. Je n’ai jamais fait autre chose.

– Eh bien, tu vas laisser les enfants innocents pour affronter des gens qui sont loin de l’être.

– Qu’est-ce que je ferai ?

– Je te place dans l’escouade des activités subversives.

C'était cette interview si agréable que le vieillard se rappelait ce matin et qui le rendait heureux.

De nouveau, il s'épongea le front.

Puis, péniblement, il força ses 250 livres à quitter le fauteuil.

– Je ne commence qu'à midi, se dit-il ; il fait chaud ; je vais prendre le bon air.

Il sortit de son petit appartement et descendit un escalier.

Bientôt il se trouva dans la rue.

Le coquet carré Saint-Louis était en face de lui.

La pelouse était verte.

Les arbres qui bourgeonnaient dégageaient cet arôme printanier qui met le diable au corps des enfants et le bonheur au cœur des vieillards.

C'était un samedi.

Jour de congé pour les écoliers.

Le petit parc était plein d'enfants.

Mais cela ne faisait rien ; car Alcibiade adorait les mioches.

Et les mioches lui rendaient cet amour.

Dès qu'ils le virent, deux d'entre eux accoururent :

– Papa-la-jambe-d'or, papa-la-jambe-d'or, crièrent-ils, contez-nous le conte de la jambe d'or.

Les petits avaient baptisé ainsi Alcibiade, à cause d'une vieille histoire du Canada français qu'il se plaisait à leur relater.

Un conte de folklore.

Un soldat de l'armée de Montcalm avait dû se faire amputer une jambe à la suite d'une blessure.

Il portait une jambe de bois.

Mais comme il était très avare, il creusa sa jambe de bois et y cacha son or.

Lorsqu'il mourut, la jambe était pleine de pièces du précieux métal.

On l'enterra avec sa jambe et l'or qu'il y avait dedans.

Le fossoyeur, qui était un malhonnête homme, déterra un jour le cadavre et essaya de voler la jambe d'or.

Mais le mort se leva soudain et cria d'une voix d'outre-tombe :

– Donne-moi ma jambe d'or.

Et le fossoyeur mourut de peur.

Les enfants adoraient cette histoire d'Alcibiade parce qu'elle les faisait frissonner de terreur.

Le vieillard, assis sur un banc du parc, entre les deux petits, en était rendu à l'endroit où le fossoyeur déterre le cadavre.

Les deux petits attendaient le cri du mort avec déjà de la peur dans les yeux.

Lorsque le nouveau limier cria : « Donne-moi ma jambe d'or », ils s'enfuirent comme des oiseaux apeurés.

C'est alors que le vieillard remarqua la jeune fille.

Une belle enfant.

Véritablement une beauté.

Chevelure noire, yeux noirs et traits d'une douceur infinie.

La jeune fille tenait un caméra devant elle et elle s'approchait de deux oiseaux qui gazouillaient sur l'herbe.

Elle s'approchait avec une grande prudence dans l'intention évidente de ne pas les effrayer afin de pouvoir les photographier avant qu'ils ne s'envolent.

Mais le vieillard venait de remarquer autre chose.

Un homme était assis sur un banc dans le champ de vision du caméra. S'il ne s'ôtait pas de là il allait être photographié lui aussi.

Soudain, l'inconnu vit la jeune fille et son kodak. Il se leva précipitamment et alla s'accoter, le dos à la jeune fille, contre un arbre.

Tiens, tiens, pensa Alcibiade, c'est curieux, ça.

Si l'homme avait peur de se faire poser, c'était louche,

L'individu n'avait pas la conscience tranquille.

Or, les gens qui n'ont pas la conscience tranquille méritent d'être surveillés par les détectives.

Le bonheur envahit Alcibiade.

Il allait avoir la première aventure de sa vie.

Prenant une grande décision, il se leva et marcha vers l'inconnu. Lorsqu'il fut près de lui, il sortit une cigarette et se mit à fouiller vainement dans ses poches. Enfin il demanda :

– Vous n'auriez pas une allumette, mon ami ?

L'autre fouilla à son tour dans ses poches et en sortit un briquet.

Morency s'assit :

– C'est bien malheureux d'être sans ouvrage, soupira-t-il.

L'inconnu demanda :

– Vous ne travaillez pas ?

– Non.

– Depuis longtemps ?

– Depuis 8 jours.

– Où travaillez-vous ?

– Au plan Bouchard. Mais comme la guerre est presque gagnée on commence à renvoyer des hommes et on commence par les plus vieux.

Je suis à faire une aussi belle série de menteries que dans le conte de la jambe d'or, pensa Alcibiade.

Il y eut un silence.

Ce fut l'étranger qui reprit :

– Je pourrais peut-être vous engager. Ça commençait déjà à aller bien.

Morency s'écria :

– Oh ! mon bon Monsieur, quel inestimable service vous me rendriez...

Les paroles suivantes de l'étranger figèrent le vieux sur place.

Il dit :

– Je suis en danger de mort. Avez-vous un

revolver ?

– J’en ai un à la maison.

– Très bien. Vous commencerez à travailler à 8 heures ce soir. Apportez votre arme chargée et venez me rencontrer au club Monaco, dans le bas de la rue Saint-Denis. Vous connaissez l’endroit Je vous paierai \$10 par jour. Entendu ?

– Entendu, à huit heures je serai là.

L’étranger, pendant cette conversation, n’avait cessé de regarder aux pieds d’Alcibiade.

Si le vieillard avait eu de l’expérience comme détective il eut remarqué quelque chose et ne fut pas tombé dans le panneau.

Malheureusement son expérience se bornait aux enfants dont les principales activités subversives se bornent, elles, à lancer des pierres, à faire des pieds de nez, et à jouer des tours pendables.

II

Le club Monaco

Il était midi le même jour.

Alcibiade se tenait rigidement à l'attention devant son supérieur immédiat le capitaine-détective Plamondon, en charge des activités subversives dans la métropole canadienne.

Plamondon dit :

– Vous n'avez guère d'expérience, Morency.

Alcibiade se permit de sourire.

Il répondit :

– Mon expérience se borne aux enfants.

Le capitaine éclata de rire :

– Aux enfants des autres puisque vous êtes demeuré vieux garçon.

Morency raconta alors à son supérieur

l'incident du carré Saint-Louis et la position que l'inconnu lui avait accordée.

– C'est très intéressant cela, fit Plamondon. La jeune fille n'a-t-elle pris qu'une photographie ?

– Non, elle en a pris une seconde. Cette fois j'ai réussi à distraire l'attention de l'étranger et il ne s'est pas aperçu qu'elle nous posait tous deux.

– De plus en plus intéressant.

– Que vais-je faire ? demanda Alcibiade.

– Ne manquez pas votre rendez-vous et faites-vous aider par Clin Larue.

Clin et Morency quittèrent ensemble les quartiers généraux de la police.

*

Quand le vieux Morency entra à l'hôtel Pennsylvanie où est situé le club Monaco, il s'aperçut que tit-Clin était déjà à son poste de guet. Tel qu'entendu d'avance il ne fit pas mine de le connaître.

Et il pénétra dans la salle principale du club.

L'inconnu était assis dans un coin, seul, avec un verre de scotch devant lui.

– Êtes-vous toujours en danger de mort ? lui demanda Alcibiade.

– Assoyez-vous, mon ami, vous arrivez à temps. Je m'en vais.

– C'est dangereux ici pour vous ?

– Oui.

C'est à ce moment que Morency aperçut la jeune fille au caméra.

Elle était en compagnie d'un grand jeune homme mince et pâle.

Ils s'assirent tous les deux à une table.

L'inconnu se leva imité par Morency.

Le premier mit sa main dans sa poche et en sortit un billet de \$10 qu'il remit à l'autre.

– Ce sera tout pour aujourd'hui. Vous pouvez vous en aller.

– Mais je ne comprends pas.

– Le danger est passé.

L'inconnu ajouta :

– Et puis je vous prie de ne pas me poser de questions saugrenues.

Après un silence il termina :

– Si vous voulez gagner encore dix piastres soyez ici à la même heure demain soir.

Le vieux policier s'inclina et dit :

– Très bien, Monsieur..., Monsieur... ?

– Monsieur X pour vous, et ne vous ai-je pas dit de ne pas poser de questions ?

En sortant Morency fit un signe presque imperceptible à Larue. Celui-ci rejoignit le vieux au coin des rues Saint-Denis et Sainte-Catherine.

Alcibiade décrivit à son compagnon la jeune fille au camera et le jeune homme qui l'accompagnait.

– Surveille la femelle, dit-il, et tâche d'obtenir son nom et son adresse. Moi, pendant ce temps je vais nous rapporter.

Pendant que tit-Clin s'éloignait, Morency se

dirigea vers le téléphone de la police encasé dans un des poteaux de fer du coin :

– Alcibiade Morency, 57, escouade des activités subversives, qui se rapporte, dit-il.

Une rude voix à l'autre bout de la ligne répondit :

– Activités subversives, hein ? Eh bien, votre capitaine veut voir au centre tous les membres de son escouade.

– Immédiatement ?

– Non ; plus vite que cela encore.

La voix éclata d'un gros rire et la ligne se referma à l'autre bout avec un clic désagréable.

Le vieux limier se dirigea à pas péniblement rapides vers le quartier général de la rue Gosford.

La douzaine de membres de l'escouade était dans le bureau du capitaine Plamondon.

Lorsque Plamondon vit entrer Alcibiade il sourit :

– Je crois bien que j'aurais pu t'épargner de venir, toi, lui dit-il.

– Mais pourquoi donc ?

– Parce que la cause est extrêmement sérieuse et que tu manques d’expérience dans les activités subversives, je te l’ai déjà dit aujourd’hui.

Le capitaine s’adressant aux autres leur dit :

– Un courrier spécial de l’Intelligence Service britannique est en ville. Il se croit suivi et menacé par un ou plusieurs inconnus. Il arrive de Chine où Chang Kai Shek lui a remis des documents secrets de la plus haute importance.

Après un silence Plamondon ajouta :

– Il s’agit d’arrêter celui où ceux qui le suivent. Le courrier a parcouru notre galerie des grands espions internationaux. Il en a reconnu un comme étant celui qui le suit depuis Vancouver.

Un des détectives demanda :

– Avez-vous son nom ?

– Il se fait appeler Macavitch. Voici d’ailleurs son portrait.

Les limiers se passèrent la photo de mains à mains.

Alcibiade la prit distraitement,

Quand il la regarda il poussa un cri presque inhumain.

Puis il dit :

– Capitaine, capitaine, c’est lui, c’est lui.

Plamondon avait l’air désesparé :

– Ça parle au diable, Alcibiade, es-tu en train de prétendre que tu connais cet homme ?

Le chef de police entra à ce moment :

– Capitaine, dit-il, faites vite et bien, resserrez vos filets avec le plus grand art. Il faut absolument pincer les ennemis du courrier de l’Intelligence Service. Ottawa vient de me téléphoner. Les documents secrets sont encore plus importants que je vous le disais tout à l’heure.

Plamondon dit en souriant :

– Vous avez eu la main heureuse en nommant Alcibiade détective. Il connaît le grand espion international que nous soupçonnons.

Le chef regarda Morency, éberlué.

– Crache, jambe d’or, fit-il.

– Je viens de laisser cet espion à l’hôtel Pennsylvanie, dit-il.

Le directeur de la police demanda :

– Tu sais où il demeure ?

– Ah ! ça, non, par exemple.

Plamondon dit d’un air dépité :

– Je le savais bien aussi ; c’était trop beau pour arriver.

Mais Alcibiade reprit triomphalement :

– Je vous garantis qu’entre huit heures et neuf heures demain soir il sera ici. De gré ou de force je l’y amènerai.

Il se tourna vers le chef et lui demanda :

– Mais sous quelle accusation l’amènerai-je ?

– Une plainte de vagabondage vaut autant qu’une autre. Le principal c’est qu’il soit détenu lorsque certain navire partira pour l’Angleterre avec le courrier de l’Intelligence Service. Alcibiade, je compte sur toi et sur Larue. Je vous attendrai avec impatience.

III

La mystérieuse jeune fille

Il était près d'une heure du matin et comme Alcibiade se préparait à se coucher la cloche de sa porte sonna.

– Qui cela peut-il être ? se demanda-t-il en allant ouvrir.

Il changea d'idée en route et retourna vers sa chambre en murmurant :

– J'oubliais que je suis maintenant en guerre contre un très dangereux espion international et qu'il me faut par conséquent prendre des précautions infinies.

Ce disant il sortit son revolver police-positif et, le tenant à la main, il se dirigea vers la porte qu'il entrouvrit.

Alcibiade présentait un aspect étrange dans sa

large jaquette blanche, aspect qui fit éclater de rire le nouveau venu.

– Monsieur Morency, baissez votre arme, fit l'autre entre deux pouffements.

Reconnaissant la voix, le vieux policier ouvrit complètement la porte.

– Que viens-tu faire à cette heure indue, tit-Clin ? demanda-t-il.

Larue entra et s'assit.

Le vieillard l'imita.

Tit-Clin dit :

– Je viens vous faire rapport, boss.

Il commença :

– J'ai localisé la jolie jeune fille noire et le grand jeune homme blond.

Ils étaient bien assis à l'endroit que vous m'aviez indiqué au club Monaco.

Je pris place à la table voisine.

La jeune fille disait :

– Vous êtes en danger.

– Je le sais, répondait le jeune homme.

– Moi, on ne connaît pas mon rôle. Vous devriez me passer les documents, je les garderais pour vous.

Le blond dit alors :

– Je ne vous connais pas ; vous êtes peut-être contre notre cause.

La jeune fille répliqua :

– Ainsi vous me prenez pour une seconde Mata Hari.

Elle sourit et ajouta :

– Si vous vous faites voler vos papiers, vous direz mea culpa.

Alors, elle se leva et quitta la pièce.

Le chef des garçons de table la salua au passage.

J'appelai le garçon et lui demandai à voix basse :

– Tu connais cette femme ?

– Mais oui, dit-il.

- Quel est son nom ?
- Rita Hamel.
- Que connais-tu d'elle ?
- Pas grand-chose si ce n'est qu'elle est fort généreuse dans ses pourboires.
- Depuis combien de temps est-elle ici ?
- Depuis quelques jours à peine.
- Quel chambre occupe-t-elle ?
- La suite 10456.

Je fis alors venir le chasseur qui dessert la suite en question et lui demandai :

– Mademoiselle Hamel t'a-t-elle fait faire des commissions aujourd'hui ?

Il eut une réponse stupéfiante :

– Elle m'a envoyé porter un film à la pharmacie Montréal pour le faire développer.

– Quand ce film sera-t-il prêt ? questionnai-je.

Il me répondit :

– Demain matin à 9 heures.

Le vieil Alcibiade se frotta les mains :

– Il va être prêt avant cela, dit-il. Nous allons de ce pas aller à la pharmacie Montréal et le photographe de cette institution nous remettra bien les portraits si nous lui montrons nos badges.

Tit-Clin objecta :

– Mais si Rita Hamel s’apercevait du manège.

– Imbécile, nous dirons au photographe de lui préparer ses portraits comme si de rien n’était.

Comme l’avait prétendu Alcibiade, le photographe fut fort obligeant. Mais le vieux policier se coucha au petit jour.

IV

Un duel d'habileté

La police de Montréal a ce qu'elle appelle des automobiles camouflées lorsqu'un détective a besoin de passer pour un millionnaire afin de mieux faire une cause.

Quand Larue parqua son luxueux phaéton en face de la pharmacie Montréal à huit heures et quarante-cinq le lendemain matin il n'avait pas l'air d'un policier mais bel et bien d'un fils à papa.

Quelques minutes à peine se passèrent, puis il vit entrer Rita Hamel dans la pharmacie.

Il sauta à bas de l'auto et attendit la jeune fille dans l'embrasure de la porte automatique.

Lorsqu'elle sortit il s'approcha respectueusement d'elle et, enlevant son chapeau,

lui dit :

– Mademoiselle Rita Hamel, n'est-ce pas ?

Rita dit d'un air étonné :

– Mais je ne vous connais pas, Monsieur.

– Je sais, aussi excusez-moi. Je suis envoyé par le jeune homme avec qui vous étiez au Monaco hier soir.

– Que me voulez-vous ?

Ces paroles avaient été prononcées d'un ton brusque.

Clin dit :

– Ma voiture est là. Je désire avoir un entretien particulier avec vous. Pas ici, au parc Lafontaine si vous voulez bien.

Sans dire un mot Rita se dirigea vers le phaéton et Larue lui ouvrit la porte.

Ils montèrent la rue Amherst en silence et ne commencèrent à parler que lorsque Clin eut arrêté l'auto près de l'étang aux canards dans le parc.

Nous avons un commun ennemi,

Mademoiselle, dit le jeune homme.

Elle sourit moqueusement et demanda :

– Lequel.

Clin sortit le portrait qu'il avait obtenu du photographe la nuit précédente et sur lequel apparaissaient Alcibiade et Macavitch.

Lorsqu'elle vit la photo la jeune fille tressaillit.

Larue indiqua la binette de Macavitch disant :

– Notre commun ennemi, c'est ce gars-là.

Alors la jeune fille éclata de rire :

– Vous étiez meilleur joueur lorsque vous avez réussi je ne sais comment à obtenir cette photo à la pharmacie que vous l'êtes maintenant. Pourquoi m'avez-vous volé ce portrait ?

– Pour vous prouver mon amitié.

– Dieu, que, vous êtes bête.

Je viens de commettre une gaffe, pensa le jeune flic.

Et c'était vrai, car il ne put rien tirer davantage

d'elle.

Déconfit il la reconduisit à l'hôtel
Pennsylvanie.

V

Le départ

À huit heures exactement le même soir, Alcibiade était au Monaco. Macavitch l'attendait ; il dit :

– J'ai une communication importante à vous faire. J'ai loué un petit salon particulier ici. Suivez-moi. Nous allons y causer tranquillement, hors d'atteinte des oreilles indiscrètes.

Macavitch se dirigea vers l'ascenseur de l'hôtel, suivi du vieux policier.

– Au troisième, ordonna l'espion.

Quelques instants plus tard ils étaient installés dans le petit salon. Sur la table il y avait une bouteille de scotch et deux verres. Macavitch emplit les verres et en présenta un à Morency.

Celui-ci l'avala d'un seul trait.

L'espion déclara alors :

– J'ai une révélation importante à vous faire.
Je suis un agent propagandiste nazi.

– Ah !

– Oui, et j'ai besoin d'un certain casse-tête
chinois.

À ce moment une bouffée de chaleur monta à
la tête du policier et il eut un étourdissement qui
se prolongea.

Il se secoua la tête sans effet. Alors il tenta de
se lever, mais il retomba lourdement dans son
fauteuil.

Ses yeux étaient vitreux.

Macavitch éclata de rire.

Rire mauvais.

– Imbécile, dit-il, ça t'apprendra à prendre du
scotch drogué.

Morency avait sa connaissance, mais il lui
était littéralement impossible de se lever.

Il se trouvait bête d'avoir pris la liqueur sans
soupçons.

Lui qui recommandait toujours aux enfants de ne pas accepter de bonbons de personnes inconnues.

Mais Macavitch raillait :

– Penses-tu que je n’ai pas su dès que tu m’as parlé pour la première fois dans le parc, que tu étais un sale flic. Tes chaussures, tes chaussures de policeman me l’ont tout de suite révélé. Eh bien, mon gros, je pars ce soir, je m’embarque et tu viens avec moi.

C’est alors que Morency perdit complètement connaissance.

Macavitch sonna et un homme entra :

– Éric, demanda l’espion, l’auto est-elle à la porte ?

– Oui, boss.

– Très bien, aide-moi à transporter cet idiot.

Ils prirent Alcibiade chacun par un bras et le traînèrent jusqu’à la cage de l’ascenseur.

Le voyage se fit sans incident jusqu’à l’auto.

Macavitch ne vit pas Clin Larue qui guettait.

Clin se précipita et mit la main sur l'épaule de l'espion :

– Au nom de la loi, je vous arrête, dit-il.

Ce qui se passa alors fut si rapide que les spectateurs sur le trottoir n'eurent pas le temps d'intervenir.

Éric sortit une matraque de sa poche et assomma Clin qu'il lança dans l'auto dont le moteur était déjà en mouvement.

Un instant plus tard la voiture partait à toute vitesse dans la direction du port.

Ils furent arrêtés deux fois par les gardes des quais, mais chaque fois Macavitch montra de faux papiers l'identifiant comme membre de la gendarmerie royale canadienne et les gardes le laissèrent passer.

Ce fut la même chose lorsqu'il arriva au transatlantique.

– J'embarque avec deux autres prisonniers, dit-il au jeune enseigne de faction.

Des matelots aidèrent à l'espion et à Éric à monter à bord les deux policiers inconscients.

On les logea dans une cabine sans fenêtre et on les coucha rudement sur des lits étroits et durs.

Ce fut Larue qui s'éveilla le premier.

Le navire était en marche.

– Ça parle au diable, fit Clin, je suis sur l'eau. Nous emmène-t-on en Allemagne ?

Alcibiade ne s'éveilla que cinq heures plus tard.

– Comment, s'écria-t-il, tu es ici toi aussi, Clin. Je croyais qu'il n'y avait que moi pour être aussi bête.

Les heures passaient, lentes, interminables.

Y avait-il une journée ou une semaine qu'ils étaient prisonniers ? Ils n'auraient su le dire.

Soudain la porte de la cabine fut ouverte et Macavitch entra suivi de deux marins portant l'uniforme boche.

L'espion ricana :

– Le temps est venu pour vous, mes petits policemen à la manque, de changer de bateau. Suivez-moi.

Ils grimpèrent un escalier, encadrés des marins allemands, et débouchèrent sur le pont du transatlantique.

Les officiers alliés étaient tous tenus en respect par cinq matelots : boches armés de mitrailleuses.

C'est lorsqu'Alcibiade vit le sous-marin en surface qui s'approchait lentement du navire.

Il se frôla et un boche apposa une échelle de corde au bastingage du transatlantique.

Une autre surprise était réservée aux policiers.

En effet Rita Hamel arrivait sur le pont avec le grand jeune homme blond, gardés eux aussi par des allemands.

Clin s'écria :

– Enfin, Mademoiselle, je sais de quel côté vous êtes maintenant.

Macavitch ordonna :

– Vous autres, les flics, descendez les premiers, et les deux autres prisonniers suivront.

Le commandant boche ordonna aux matelots

et officiers de même qu'à Macavitch et à Éric :

– Descendez en bas immédiatement. Moi, je descendrai le dernier. Il n'y a pas une minute à perdre, car le capitaine du transatlantique va sûrement appeler le secours de quel que navire de guerre canadien.

L'équipage obéit.

C'est alors que le vieux Morency eut une idée.

Il se plaça de façon à être le dernier à descendre.

Bientôt il fut seul sur le pont avec le commandant :

Celui-ci lui dit brusquement :

– Descendez, plus vite que ça.

Le commandant ne s'attendait pas au coup de poing qu'il reçut alors sur la pomme d'Adam.

Coup de poing solide, car il avait 250 lbs derrière lui.

L'allemand s'écroula.

Alcibiade s'empressa de le dépouiller de son revolver.

Puis pour être sûr d'un sommeil durable, il lui asséna un coup de crosse de sa nouvelle arme sur le crâne.

C'est alors qu'il vit une hache.

Il s'empressa de s'en saisir et de démolir la porte imperméable.

Ainsi le sous-marin ne pourrait pas se submerger, car il ferait eau.

Il cria alors triomphalement :

– Je vous attends, les gars d'en bas. Montez si vous voulez vous faire tuer.

Deux minutes se passèrent, puis Alcibiade vit une tête paraître dans l'orifice de la porte.

Froidement le policier tira.

Un cri d'effroi retentit, la tête disparut et Alcibiade entendit le bruit d'un corps qui frappait le plancher inférieur.

Il eut alors la preuve que les allemands sont des lâches.

Ils étaient au moins 20 contre un.

Or pas un seul autre n'osa se montrer le bout

du nez.

Une heure se passa.

Deux heures.

Le vieillard dut à deux reprises, avec la crosse de son revolver, faire repartir le commandant boche pour le pays des rêves.

Soudain il vit dans le lointain un vaisseau qui s'approchait dégageant un nuage de fumée.

Le bateau inconnu devint bientôt une corvette canadienne.

Elle s'approcha jusqu'à une centaine de pieds du submersible.

Une chaloupe fut descendue à la mer. Douze marins canadiens y prirent place.

Bientôt le détachement arriva sur le sous-marin.

L'officier en charge salua Alcibiade :

– À qui ai-je l'honneur de parler ? demanda-t-il.

– À Alcibiade Morency, membre de la police de Montréal.

L'officier sourit :

– Ça parle au diable, déclara-t-il, avez-vous pris ce pous-marin tout seul ? Combien avez-vous de prisonniers ?

– Je ne les ai pas comptés, mais il doit y en avoir une vingtaine.

– Oh ! là, là, mes compliments et ceux de mon capitaine. Que me conseillez-vous de faire ?

– Transférez les boches à bord de votre corvette. Faites attention, ce sont des lâches, mais des gars traîtres.

L'officier s'approcha du trou et cria ;

– Ohé, vous autres en bas, écoutez. Je suis le commandant en second de la corvette canadienne GODBOUT. Je vous ordonne de monter sur le pont les mains en l'air. Et sortez-vous toute idée croche de la tête, car à votre arrivée sur le pont il y aura trois mitrailleuses de braquées sur vous.

Alcibiade cria à son tour :

– Clin Larue, Rita Hamel et le jeune homme blond, montez les premiers.

Pendant que les boches s’alignaient les mains en l’air sur le pont, le vieux policier questionnait les amis.

Il demanda à Rita :

– Vous, que faites-vous dans cette histoire ?

La jeune fille murmura simplement :

– Je suis de la RCMP.

– Et vous, jeune homme ?

Le jeune blond répondit :

– Je suis le courrier de l’Intelligence Service.

– Avez-vous encore vos documents secrets ?

– Oui, ils étaient trop bien cachés dans la doublure de mes vêtements pour que Macavitch les découvre.

Larue demanda à l’officier :

– Où sommes-nous au juste ?

– Dans le golfe Saint-Laurent, à une trentaine de nœuds de Percé.

Morency dit :

– Vous pouvez nous débarquer là, moi, nos

amis et nos deux prisonniers Macavitch et Éric ?

– Certainement.

Lorsqu'ils arrivèrent à bord de la corvette, le capitaine serra chaleureusement la main d'Alcibiade et dit :

– Si vous étiez dans les services armés, vous vous verriez certainement décerner la croix Victoria. Je vais envoyer un radiogramme à Montréal pour avertir votre chef que vous êtes un héros sain et sauf.

Ils voyaient l'île Bonaventure et ses milliers d'oiseaux, ils pouvaient distinguer une petite embarcation qui traversait l'énorme trou du rocher Percé, et ils s'apprêtaient à descendre dans la chaloupe qui allait les reconduire à la terre ferme, lorsque l'opérateur de radio de la corvette s'approcha de Morency et lui dit en tendant un bout de papier :

– Un radiogramme pour vous, Monsieur.

Le vieil Alcibiade lut :

« Au capitaine détective Alcibiade Morency, dit la jambe d'or... Tu es promu capitaine, vieille

citrouille et Clin est promu sergent. Mais ne capture plus de sous-marin, je t'en supplie ; car je me verrais alors obligé de te céder ma place. – Le Chef de police de Montréal. »

Croquemort héroïque

par Charlotte Bélanger.

J'étais avec un ami, reporter pour un grand quotidien, dans un club chic de la ville.

– Regarde, me dit mon ami, m'indiquant d'un mouvement de tête un jeune homme bâti en athlète, mesurant plus de six pieds.

– Et puis ? questionnai-je.

– Ainsi, dit-il, tu ne connais pas Arthur Pitron, l'entrepreneur de pompes funèbres.

– Cet athlète, un croquemort ! m'écriai-je. Mais il n'a pas besoin de tant de force. On ne se bat pas avec des cadavres.

Mon ami me demanda alors :

– Connais-tu la femme qui l'accompagne ?

Elle se tourna à ce moment la tête dans ma direction.

Je m'écriai :

– Mais c'est la riche et belle Marinette Bureau !

– C’était Marinette Bureau, corrigea le reporter. Maintenant c’est Marinette Pitron.

Je m’exclamai :

– Non, mais tu ne me dis pas que Marinette a marié un croquemort. Brrr ! quel goût ! Pourquoi n’a-t-elle pas accepté un fossoyeur ?

Après un silence le reporter reprit :

– Je vois, dit-il, que tu ne connais pas l’histoire. Elle est intéressante. Veux-tu que je te la raconte ?

– Vas-y, mon vieux.

Voici donc ce que me relata mon ami le reporter.

*

Tous les Canadiens connaissent l’affaire de l’évasion d’Eddy Sinturn et de « Blue » Reznick, les deux bandits qui avaient été condamnés à la détention perpétuelle au pénitencier Saint-Vincent de Paul.

Sinturn et Reznick réussirent à se creuser un tunnel sous un des murs du pénitencier et ils prirent la clef des champs. Quelques minutes plus tard ils pénétraient dans la maison d'un cultivateur.

C'est alors que la boucherie commença.

Ils assassinèrent l'habitant, sa femme et ses cinq enfants à coups de hache. Puis ils se changèrent d'habits et volèrent tout l'argent qu'il y avait dans la maison.

Ils résolurent alors de prendre la route de seconde classe qui conduit de Saint-Vincent de Paul à Saint-Lin.

Cependant leur intention n'était pas de faire le trajet à pieds. Loin de là.

Soudain ils virent une superbe automobile. Ils la hélèrent.

Ne soupçonnant rien, Marinette Bureau stoppa. Les bandits eurent vite fait de la maîtriser et de la ligoter puis de la jeter dans la valise arrière de la voiture sans cérémonies.

Après avoir erré environ une demi-heure ils

virent une forêt. Il y avait une petite route qui s'enfonçait dedans. Les bandits la prirent. Bientôt ils arrivèrent sur le bord d'un étang. Sur un petit promontoire s'élevait une cabane délabrée.

Sinturn dit :

– Je suis sûr que nous avons trouvé une cachette sûre. Nous faisons mieux de nous terroriser ici quelques semaines, tant que la Police n'aura pas desserré son cordon de surveillance. Il est inutile d'essayer de passer aucun pont actuellement. La Police les garde, je le sais, et nous nous ferions pincer. Restons ici.

Resnick ouvrit le petit compartiment d'avant de l'auto et il poussa un cri de surprise joyeuse :

– Un revolver !

Il y avait aussi quatre boîtes de cartouches.

– Nous sommes sauvés, dit Sinturn. Nous allons, n'est-ce pas, expédier une balle dans la cervelle de la poule dans la valise.

Reznick avait plus de tête que Sinturn et était aussi beaucoup plus fort que son compagnon physiquement. Il répondit :

– Tu es un imbécile. Non, nous ne la tuons pas pour le moment. Elle peut en effet devenir notre planche de salut. Supposons que la Police arrive ici. Nous nous sauverons alors en nous protégeant du corps de la fille.

Sinturn ouvrit de grands yeux admiratifs :

– Tu es fort, je l’admets, dit-il.

On sortit Marinette de son inconfortable position dans la valise et on la transporta ligotée et bâillonnée dans la cabane.

Pauvre petite riche Marinette choyée et gâtée ! L’expérience était terrible pour elle. Ses yeux étaient agrandis par la peur. Elle était sur le point de perdre connaissance.

Après avoir inspecté l’intérieur de la cabane, Reznick s’écria :

– Nous sommes joliment mal pris !

– Comment ça ? demanda son compagnon.

– Il n’y a pas dans cette cabane une seule bouchée de pain. Rien à manger ! Je ne vois qu’une boîte vide de fèves au lard.

Désirant prendre le dessus, Sinturn dit :

– Je ne voudrais pas être trop sarcastique. Reznick, mais il faut être bête pour ne pas avoir pensé à cela. Toi qui es si fort, tu vas avoir une chance de prouver ta force en demeurant quelques semaines sans manger.

Une lueur fauve et dangereuse s'alluma dans le regard de Reznick. Il saisit le revolver de Marinette et dit, menaçant :

– Encore une « craque » pareille de ta part, Sinturn, et je te tue, je t'abats comme un chien, entends-tu ? Tu sais que je perce un cinquante cents à 25 pieds. Je ne te manquerai pas.

Soudain, enragé, Reznick tira une balle qui pénétra dans le plancher à un pouce à peine du pied droit de Sinturn.

– À quatre pattes ! ordonna-t-il.

– À quatre pattes ?

– Oui, mets-toi à quatre pattes ou bien je te tue.

Tout tremblant Sinturn obéit.

– Maintenant fais le chien.

– Le chien ?

Reznick tira une seconde balle qui coupa une mèche des cheveux du bandit Sinturn.

Marinette assistait à cette scène, remplie à la fois d'un sentiment d'horreur et d'un autre d'espoir. Si les bandits s'entre-détruisaient, elle serait sauvée.

Reznick répéta :

– Fais-le le chien, innocent, crie « Woof ».

Pâle comme un mort, Sinturn obéit :

– Woof ! Woof ! dit-il, faiblement.

– Plus fort que cela.

– Woof ! Woof ! Woof !

Soudain, à la porte, retentit un gros éclat de rire. Reznick se tourna et se trouva face à face avec l'athlète de six pieds et quelques pouces, Anthime Pitron.

– Vous en avez des jeux, vous autres les amis, dit Pitron en s'essuyant les yeux, tellement il avait ri.

Reznick braqua son revolver dangereusement dans la direction du nouveau venu.

– Votre compagnon est un être sans foi ni loi. Il vous traite comme un chien, c’est le cas de le dire. Pourtant, au bout du poing je suis sûr, moi, que vous le battriez facilement.

Sinturn avait le regard haineux. Il le jeta sur Reznick et si ses yeux eussent été pistolets, comme on dit, le bandit serait tombé raide mort.

Reznick demanda au nouveau venu :

– Qui êtes-vous ?

– Anthime Citron, entrepreneur de pompes funèbres. Je viens, par ailleurs, de subir avec très grand succès mes examens finaux et j’ai mon diplôme d’embaumeur.

– Sinturn, dit Reznick, ligote cet homme.

Mais le second bandit n’était plus d’humeur à recevoir des ordres de son compagnon. Il dit :

– Ligote-le toi-même.

– Et abandonner mon revolver pendant ce temps, merci. C’est moi qui mène ici. Je garde

mon arme.

– Comme tu voudras.

Soudain, Reznick pensa à quelque chose :

– Comment êtes-vous venu ici ? demanda-t-il.

– Mais en automobile, répondit Pitron.

– Pourquoi avez-vous choisi cet endroit ?

Pitron qui avait, on le voit, du nerf, éclata de rire :

– Cette cabane et cet étang m'appartiennent, expliqua-t-il.

– C'est alors que le croquemort vit pour la première fois Marinette Bureau.

– Oh ! s'écria-t-il, vous manquez de galanterie, messieurs. Ligoter une femme, honte ! Permettez que je tranche ces liens horribles.

– Ne faites pas un pas ou je tire !

– Diable ! vous n'êtes pas un homme, mais un démon, dit Pitron.

Reznick reprit :

– Que veniez-vous faire ici ?

– Pêcher. L'étang regorge de barbottes.

– Alors, vous avez apporté des provisions de bouche ?

– Mais oui, un jambon cuit et quelques douzaines de boîtes de conserve.

– Venez avec moi. Nous allons entrer tout ça dans la cabane, dit Reznick. Viens, toi aussi, Sinturn.

Quand les provisions furent entrées, le premier bandit dit :

– Vous allez maintenant agir comme notre cuisinier, Pitron. Faites cuire des patates. Il n'y a rien de meilleur que des patates chaudes avec du jambon.

Pitron alluma le poêle, éplucha les patates et les mit au feu.

Le croquemort savait à quoi s'en tenir sur les deux hommes. Il ne doutait pas qu'ils fussent les bandits qui s'étaient évadés du pénitencier. En effet, au Pont Viau, la Police l'avait averti de l'évasion et lui avait conseillé de se tenir sur le qui-vive. Il réussit à faire un signe

d'encouragement à Marinette qui comprit et se rasséra un peu.

Les patates étaient cuites et le plan de Pitron était prêt :

– Mettez la table, ordonna Reznick.

Celui-ci obéit encore cette fois avec la plus grande docilité.

Les bandits s'assirent.

Pitron sembla oublier d'enlever l'eau bouillante qui avait fait cuire les patates. Comme il passait la bouilloire au-dessus de la tête de Reznick il ébouillanta délibérément celui-ci.

Un cri de terreur se fit entendre dans la cabane poussé par le premier bandit.

Profitant de ce moment de désarroi, Pitron s'empara dextrement du revolver que Reznick avait mis dans sa poche pour manger. Puis, reculant d'un bond, il braqua l'arme dans la direction des évadés et leur ordonna :

– Levez-vous.

Quand ils eurent obéi, Pitron ajouta :

– Toi, (il indiquait Sinturn), prends un couteau sur la table et va couper les liens de Mademoiselle.

Sinturn obéit.

C'est alors que Pitron vit s'allumer quelque chose de bizarre dans la prunelle de Reznick. Le croquemort pensa : Il est sans doute à décider de sauter sur moi malgré le revolver.

Pitron avait raison.

Soudain, le premier bandit s'élança. Mais l'entrepreneur de pompes funèbres le voyait venir. Il tira, blessant Reznick à une jambe. L'évadé s'écroula au plancher en gémissant de douleur.

Marinette était libre.

– Prenez vos liens, Mademoiselle, dit Pitron et liez solidement celui qui vient de vous délivrer. L'autre ne peut plus marcher. Il n'est donc pas dangereux.

*

Environ une heure plus tard les gardes du pénitencier Saint-Vincent de Paul furent stupéfaits de voir arriver Pitron en compagnie de Marinette et des deux bandits.

Sinturn et Reznick ont été pendus récemment à la prison de Bordeaux.

*

Mon ami reporter conclut :

– Et voilà pourquoi Marinette a marié le croquemort.

À ce moment, la jeune femme passa près de moi et un parfum subtil parvint à mes narines :

Je fis l’affreux trait d’esprit suivant :

– Il peut bien être embaumeur, Pitron... dis-je, mais en tout cas c’est Marinette qui embaume.

La fille terrifiée

par Jacques Régent

Mireille Lapalme quitta la manufacture où elle était comptable, descendit les quelques marches de l'escalier extérieur et s'engagea sur le trottoir.

Un jeune homme de belle apparence martiale lui emboîta le pas, marchant à côté d'elle.

La jeune fille le regarda surprise et ralentit sa marche.

Le jeune homme l'imita.

Elle accéléra.

Il accéléra.

Mireille dit alors avec suavité :

– Il me semble que je vous ai déjà vu quelque part, Monsieur... Oh ! oui, je me rappelle, c'est quand j'ai visité la prison locale.

Le jeune homme eut un rire jaune et dit :

– C'est fort possible, Mademoiselle, j'y vais souvent. Permettez-moi de me présenter : Adélar Godon, pour vous servir.

– Merci, Monsieur, mais toutes les places sont remplies.

Le jeune Godon sourit :

– Et si je m’engageais à vous servir gratuitement, suggéra-t-il.

– Ce serait encore trop cher, Monsieur.

Ils marchèrent côte à côte en silence. Au moment où ils allaient traverser une rue, Adélard prit le bras de Mireille. C’est ce qui mit le feu aux poudres. Elle éclata :

– Et puis, allez-vous me laisser tranquille à la fin ! Je ne vous connais pas ; je ne veux pas vous connaître. Si nous passions 500 ans seuls tous deux sur une île déserte, je suis terriblement sûre que notre postérité serait inexistante.

Il éclata de rire.

Les deux jeunes gens continuèrent leur route en silence.

À la fin, Mireille s’arrêta et, indiquant une maison de modeste apparence :

– C’est là que je demeure, dit-elle.

– Je le sais.

– Ah !... et c'est ici que je vous quitte, Monsieur le Marquis de la Colle.

– Vous vous trompez, Mademoiselle, j'entre avec vous.

Ce fut au tour de Mireille d'éclater de rire :

– Vous ne connaissez pas ma tante Onésiphorine, dit-elle. Elle ne me permet même pas de veiller seule au salon avec mon cavalier. Venez, venez, je suis sûre que vous ne serez pas charmé de la réception qu'elle vous fera.

– On ne sait jamais, dit énigmatiquement Godon.

La tante Onésiphorine, en les voyant, poussa un gros soupir.

Et ils entrèrent.

– Enfin, te voilà, Mireille, dit-elle. J'étais horriblement inquiète.

S'adressant à Godon, la vieille ajouta :

– Bonjour, Monsieur, et merci, merci infiniment.

Mireille était renversée de surprise. Comment se faisait-il donc que sa tante accueillait ainsi Adélarde Godon de façon charmante ?

Le jeune homme eut pour la jeune fille un sourire narquois.

Onésiphorine dit à Godon :

– Vous lui avez raconté ?

– Mais non, Madame, mais non. Je ne voulais pas avoir sur les bras une jeune fille en pleine crise d’hystérie dans la rue.

– Mais je ne comprends pas, dit Mireille.

Adélarde s’approcha d’elle.

– Vous vous rappelez, Mademoiselle, que vous avez témoigné en Cour contre le bandit Pit Gauthier ?

– Mais oui, j’avais été témoin du hold-up. J’ai raconté ce que j’avais bel et bien vu.

– Vous avez identifié Gauthier, Mademoiselle Mireille. C’est votre témoignage qui l’a fait condamner à 20 ans de pénitencier.

– Pourquoi me dites-vous cela, Monsieur

Godon ?

– C’est parce que Gauthier a réussi à s’évader du pénitencier cet après-midi.

– Oh ! Mon Dieu !

Mireille pâlit affreusement :

– Et, ajouta-t-elle, il a juré qu’il m’« aurait » à sa sortie.

Adélarde dit gravement :

– Voilà pourquoi le chef de police m’a délégué pour vous prendre sous mon aile à la sortie de la manufacture et vous amener chez vous. Et je ne vous quitte plus d’une semelle d’ailleurs.

Il se passa la langue sur les lèvres :

– Je ne peux certainement pas dire que je déteste mon devoir aujourd’hui.

– Espèce de « frais », dit Mireille avec un pâle sourire.

*

Adélarde accompagna la jeune fille à la manufacture le lendemain matin.

Vers dix heures, il téléphona au poste de police. Pit Gauthier n'avait pas encore été repris.

Désirant chasser les idées noires qui trottaient dans la tête de Mireille, Godon lui parlait sans cesse. La jeune fille semblait agacée de ce vain verbiage. À la fin elle n'en put plus et elle lui dit :

– Voulez-vous vous taire à la fin que je travaille.

Le téléphone sonna.

Mireille fit un mouvement pour s'emparer de l'acoustic, mais elle en fut prévenue par Adélarde qui dit :

– Oh ! non ! c'est moi qui répons.

– Allô, fit-il.

Il écouta longtemps, puis referma la ligne et se tourna vers la jeune fille.

– C'est votre tante Onésiphorine qui vient de me parler, dit-il. Il faut que je sorte et aille prêter

main forte aux autres détectives. Le bandit Gauthier est assiégé dans un immeuble non loin d'ici. Votre tante vous fait dire de l'attendre. Elle va venir vous chercher dans son petit automobile.

– Très bien, fit Mireille.

– Je vous défends bien de sortir de cette pièce tant que votre tante n'y sera pas entrée.

– Je vous obéirai, répondit nerveusement la jeune fille.

Godon sortit.

La jeune fille attendait, assise à la fenêtre. Tout à coup elle vit l'auto de sa tante qui tournait dans l'allée privée conduisant à la porte principale de la manufacture.

Oubliant les conseils de Godon elle sortit sur le perron.

Comme l'auto tournait dans le rond-point, un coup de revolver déchira l'air et Mireille vit, ô horreur ! que Pit Gauthier était dans la voiture avec sa tante. Heureusement il avait manqué la jeune fille.

À ce moment Adélarde Godon sortit de sous le

perron où il était caché et cria à Mireille :

– Sacrée petite folle, voulez-vous bien entrer tout de suite.

Pendant qu’il déchargeait son revolver sur le bandit, Mireille disparut.

Deux minutes plus tard Godon entra dans la pièce où se trouvait la jeune fille. Il soutenait la vieille Onésiphorine qui était sur le bord de l’hystérie.

– Oh ! ma petite, ma petite ! cria la vieille.

– Où est le bandit ? demanda Mireille.

Godon répondit :

– Il m’a manqué, il vous a manquée. Mais moi je ne l’ai pas manqué. Il est mort. Le règne de la terreur est fini pour vous, ma pauvre Mireille.

La jeune fille questionna :

– Mais comment se fait-il que vous étiez sous le perron ?

– Parce que, quand Madame Onésiphorine m’a appelé au téléphone, je me suis douté de quelque chose.

La vieille revenait à elle. Elle dit :

– J'étais seule à la maison. Pit Gauthier est arrivé. Il m'a menacée de mort et m'a forcée de te téléphoner. Je devais dire qu'il était cerné dans une maison. Après cela il m'a fait conduire ma petite voiture jusqu'ici. En route il m'a dit, le barbare, qu'il allait te tuer, ma petite. Nous devons la vie à Monsieur Godon qui a compris heureusement.

Adélard sourit :

– Suis-je encore « frais », Mireille ? demanda-t-il en badinant.

– Non, certes.

– Vous ne me direz pas de bêtises si je vous accompagne chez vous après que votre travail sera terminé cet après-midi ?

Mireille leva sur lui des yeux pleins de tendresse et murmura :

– Grand fou, va !

L'assassin à l'habileté diabolique

par Hercule Valjean

Il y a plusieurs villes qui, au Canada sont nées de la guerre. La ville de Mondor en était une. Nommée d'après le père Gilbert Mondor, son chef de police, elle était infestée de racketeers et de gangsters.

Comme Mondor n'était située qu'à quelques milles de Montréal, le gros détective provincial Théo Belœil ne mit pas de temps à s'y rendre en automobile.

Le téléphone hystérique qu'il avait reçu d'une inconnue était effarant : Gilbert Mondor, le chef de Police, était saoul, son assistant Bill Ranuck le sous-chef, était couché dans un lit avec une morte, et la ville était sens dessus dessous.

Belœil fit sa première visite à l'hôtel Mondor.

– Conduisez-moi à la chambre de Ranuck, ordonna-t-il.

C'était vrai.

Le sous-chef Ranuck était couché dans le lit avec une femme qui était morte. La mort devait

d'ailleurs remonter à au moins quelques heures ; car le cadavre était froid et la rigidité cadavérique commençait à se faire sentir.

Quant à Ranuck il dormait profondément. Comme il ne sentait guère l'alcool, Belœil pensa qu'il avait été drogué.

Soudain il sursauta. Il venait de voir sur le chiffonnier une liasse imposante de billets de banque.

Il prit les empreintes de Ranuck et remarqua qu'elles ne correspondaient nullement à celles sur les billets de banque.

Ranuck s'éveillait.

Doucement le gros Théo prit le cadavre dans ses bras et le transporta dans une autre pièce.

Il avertit alors tous les employés de l'hôtel de ne pas dire au sous-chef que la femme était morte. Il avait son idée.

Belœil demanda alors au gérant :

– Vous connaissez cette femme ?

– Mais oui.

– Qui est-elle ?

– C’est la femme du chef Mondor.

– Oh ! la ! la !

Quand Belœil entra de nouveau dans la chambre du crime Ranuck était bien éveillé. Belœil dit brutalement :

– Je vais être obligé, sous-chef, de vous accuser de meurtre,

Ranuck parut d’abord ébahi. Puis sa figure se fit sérieuse. Il dit :

– Je crois que je me rappelle, Henriette, la femme du chef, est venue ici hier soir. J’étais sur une petite brosse. Ses révélations ont réussi d’ailleurs à l’arrêter net. Elle m’a supplié d’empêcher son mari d’accepter de l’argent des gangsters et des racketeurs pour les protéger. Je fus horrifié. Je ne savais pas que Mondor était croche. Puis Mondor est arrivé ici en coup de vent. Il m’a fait promettre de ne rien révéler à propos de la protection qu’il vendait. Pour me payer il m’a laissé une liasse de billets de banque. Mais Henriette a dit qu’elle était honnête et

qu'elle allait le dénoncer à la Police Provinciale. Alors le chef a perdu la tête et l'a poignardée.

Belœil remit son prisonnier entre les mains des deux détectives qui l'accompagnait. Puis il se rendit à la résidence du chef Mondor.

Celui-ci dormait encore.

Belœil découvrit le poignard qui avait sans doute servi au meurtre dans la chambre de bain où se trouvait aussi une serviette tachée de sang.

Théo pensa : Les empreintes du chef sont sur le poignard, elles sont sur les billets de banque, je viens de vérifier cela. Le verre de boisson, le dernier, qu'a pris Ranuck était drogué. Le gérant de l'hôtel m'a dit qu'il avait vu Mondor entrer dans la chambre de Ranuck hier soir. Pour un chef de police, Mondor se conduit comme le plus amateur des criminels amateurs. C'est étrange.

Le chef s'éveillait.

– Henriette, Henriette, cria-t-il, apporte-moi du Bromo-Seltzer.

Belœil se montra. Il connaissait bien le chef.

– Ma foi ! je suis dans le « delirium tremens »,

s'écria Mondor. Voilà que je vois Théo dans ma chambre à coucher.

– Tu es bien vivant, Gilbert. C'est moi, Belœil, en chair et en os, qui suis devant toi. De plus je crois bien que je vais être obligé de t'accuser de meurtre.

– Hein ?

– Ta femme est morte assassinée d'un coup de poignard.

Du coup Mondor se leva d'un bond.

– Je viens de retrouver le poignard dans ta salle de bain. Tu as aussi du sang sur ta camisole, regarde.

Le chef se prit la tête à deux mains :

– Ah ! maudite boisson ! s'écria-t-il. Je ne me rappelle rien de ce que j'ai fait hier soir. C'est enrageant. Mais je suis sûr de ne pas avoir tué ma femme. Misère, Henriette était un ange.

Belœil dit gravement :

– Quelqu'un prétend que tu protèges les racketeers et les gangsters contre argent

comptant.

Gilbert bondit :

– Quel est le salaud qui prétend cela ?
demanda-t-il.

– Ton sous-chef Bill Ranuck.

– Ah ! la vipère ! Oh ! Oh ! je me demandais d'où provenait le coulage dans le département. Je l'ai maintenant. C'était Ranuck qui avertissait d'avance les bandits de mes raids. Ah ! l'animal.

– Sais-tu où il était quand je l'ai trouvé ?

– Non.

– Il était couché à l'hôtel Mondor avec ta femme morte.

– Hein ?

– Et il t'accuse de l'avoir drogué après lui avoir remis une liasse de billets banque et avoir poignardé ta femme. Quant à lui, la drogue, dit-il, l'a endormi avant qu'il ait pu secourir Henriette.

– Et pourquoi aurais-je fait cela ?

– Parce que ta femme voulait te dénoncer vu que tu protégeais les gangsters et les racketeurs.

– C’est diabolique d’habileté.

– Es-tu allé à l’hôtel Mondor hier soir, Gilbert ?

– Je ne me rappelle plus rien. Mais c’est possible. Quand je suis saoul je perds complètement la tête, mais mes jambes sont toujours bonnes.

Le gros Théo se recueillit :

– Écoute, dit-il enfin. Si Ranuck n’a pas été drogué il s’est réellement drogué lui-même. Il dormait profondément quand je suis arrivé dans sa chambre. Je me suis empressé de transporter le cadavre ailleurs. Ranuck n’a donc pas vu ta femme morte. Je vais tenter de ce pas une expérience. Viens avec moi. Mais je te préviens, Gilbert ; au premier faux mouvement de ta part, je tire.

*

Belœil entra avec Gilbert Mondor qui lança un regard rempli de rancune à Bill Ranuck :

– Bill, dit Théo, au nom de la loi, je t’arrête. L’accusation en est une de tentative de meurtre.

– Tentative de meurtre ? s’écria Ranuck étonné.

– Oui, tentative de meurtre, reprit le détective provincial. Henriette n’est pas morte. Elle reviendra probablement à la santé. Le coup de poignard que tu lui as infligé...

Belœil s’arrêta et regarda Ranuck qui avait pâli.

– Tu voulais, Bill, dit Théo, te débarrasser de ton chef. Il te nuisait et te mettait des bâtons dans les roues. Tu avais de la misère à protéger tes gangsters et tes racketeurs ; car Gilbert est un honnête chef. Henriette nous a dit comment tu l’avais attirée ici hier soir sous le prétexte que tu avais de graves révélations à faire au sujet de son mari...

Ranuck s’assit :

– Inutile de continuer, dit-il, puisque Henriette vit je suis perdu. Ce que vous avez dit, Belœil, est vrai. Je voulais « tuer légalement », c’est-à-dire

faire pendre Mondor pour lui succéder. En quelques années je serais devenu millionnaire. Mais pour cela il fallait faire disparaître Henriette qui avait le nez fourré partout et qui se doutait un peu de la protection que j'accordais aux bandits, et il fallait aussi que Gilbert disparût. Mon plan a raté. Je prendrai ma pilule.

Belœil fit entrer ses deux hommes qui avaient écouté cette conversation cachés dans la chambre de bain.

– Vous avez entendu ? demanda-t-il,

– Nous n'avons pas perdu un seul mot.

Mondor regarda le gros Théo et dit :

– Tu as ta preuve, je puis parler maintenant ?

– Envoie à ta force, Gilbert, soulage-toi, dit Belœil.

– Cochon ! hurla Mondor à Ranuck. Sache que ce n'est pas de tentative de meurtre que tu es accusé, mais de meurtre, de MEURTRE, entends-tu ! Car Henriette est morte. Henriette est morte, Henriette est morte.

Il asséna sur le nez du sous-chef assassin un formidable coup de poing, puis il éclata en sanglots.

Cet ouvrage est le 488^e publié
dans la collection *Littérature québécoise*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.